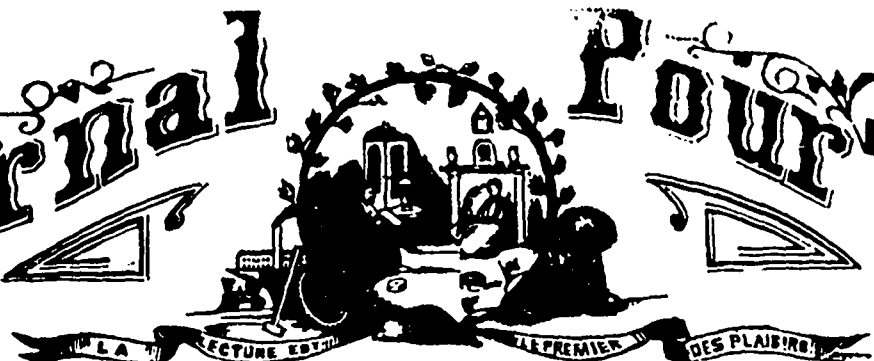


# Journal Pour Tous



Vol. II.

OTTAWA, 6 NOVEMBRE, 1879.

No. 8.

## L'HONNÊTE HOMME.

Suite.

XX.

Malgré le crédit ouvert à Emile, comme on le sait, par plusieurs personnes, malgré la manière généreuse dont François Muller avait repris la maison de commerce d'Edouard Desvignes, la fortune du jeune négociant ne s'en trouvait pas moins fortement ébranlée, et il fallait plusieurs années d'économie, de privations et de travail pour réparer les pertes qu'il avait supportées. Thérèse comprit comme lui la nécessité de se résigner de suite à ces sacrifices et de commencer sur l'heure même à les établir. Il y avait dans l'intelligence de cette jeune femme, dans son caractère doux et tendre, un courage et une force qui n'eût point sourdies, peut-être, un caractère plus démonstratif et un esprit plus brillant.

Ils se mirent donc à l'œuvre tous les deux avec courage. Leur réforme portait non point sur les objets de nécessité réelle, mais sur les objets de superflu que l'habitude fait regarder comme nécessaires, dont il semble bien difficile de se priver, et que l'on s'étonne, après les avoir supprimés, de quitter sans trop de regret, et même sans pour ainsi dire s'en apercevoir. Les spectacles, les repas à la campagne le dimanche, mille petites recherches, mille luxes inaperçus de toilette, un plat de moins à chaque repas, diminuèrent la dépense d'une manière considérable, sans toutefois qu'Emile et Thérèse en souffrissent bien sensiblement. Thérèse n'en était pas moins jolie et moins élégante avec une collerette de dentelle, et l'on s'amusait autant à deviser en famille, au coin du feu, ou à s'abattre dans le jardin, qu'aux longues excursions entreprises naguère à deux ou trois lieues dans la campagne.

Avec un peu plus de travail, Emile put supprimer un commis, et Thérèse une lingère qui passait presque toute l'année à remettre en état le linge de la maison. Par tous ces moyens réunis, la dépense générale se trouva réduite de plus de moitié, sans qu'un étranger pût le soupçonner. Rien ne paraissait changé en apparence. Ce-

pendant la réforme était complète et n'avait épargné que les dépenses d'une seule nature: celles qui concernaient l'éducation des enfants.

— Mon cher Emile, avait dit Thérèse à son mari, l'éducation est un trop grand trésor à donner à nos enfants pour que nous songions à supprimer de ce qu'elle nous coûte. C'est le seul héritage que nous leur laisserons peut-être; rendons-le le plus riche et le plus complet possible. Pour y changer quelque chose, il faudrait placer notre petit garçon dans un collège secondaire où il recevrait des leçons moins bonnes, et mettre notre petite fille dans un pensionnat. Or, mon ami, tu sais le résultat de nos entretiens sur l'éducation. Aux hommes, m'as-tu dit, il faut l'éducation publique; elle les habitue de bonne heure aux avantages et aux douleurs de la vie sociale et elle développe le besoin d'acquérir du savoir et des connaissances par le plus énergique des stimulants: l'émulation. S'ils ont reçu de la nature quelque grande disposition, soit pour une science, soit pour un art, l'éducation privée la ferait avorter faute de la deviner et de lui donner les moyens de se manifester. L'éducation publique, au contraire, lui offre mille manières de se révéler, de parler hautement, de se développer et d'arriver à tout son accroissement.

Mais autant l'éducation publique me paraît indispensable aux hommes, autant elle me paraît désavantageuse pour les jeunes filles, destinées comme la nôtre à vivre d'une existence simple et bourgeoise. Il ne suffit point à une femme de posséder une éducation banale. Il faut qu'elle soit dès sa naissance, pour ainsi dire, façonnée aux vertus domestiques; or, ces vertus ne peuvent s'acquérir que près d'une mère et par une initiation de tous les instants. N'est-ce point ce que tu me disais, mon ami?

— Oui, ma chère Thérèse.

— Eh bien! augmentons encore, s'il le faut, le nombre des réformes que nous avons opérées, pour ne rien changer à ce système d'éducation que nous avons suivi jusqu'ici. Laissons notre enfant dans son collège, ne lui retirons pas le répétiteur qui le fait travailler hors des heures de classes; que ses maîtres soient les plus chers;

pour notre petite fille ces maîtres viendront chez nous, le reste de son éducation sera mon ouvrage.

— Oui, ma chère Thérèse, tu as raison. et la règle de conduite que tu nous prescribes est celle que je comptais te proposer... Mais combien je souffre à te voir, si jeune encore, te condamner à une vie claustrale et laborieuse, sans jamais te délasser par les plaisirs que goûtent les autres jeunes femmes de ton âge!

— Des plaisirs, Emile? quels plaisirs puis-je regretter près de toi et de mes enfants? N'étais-je point condamnée à rester sans appui sur la terre, à passer dans la pauvreté et l'isolement une existence triste et malheureuse? Et quand je te dois le bonheur d'une famille, quand je suis fière de porter le nom de ta femme, quand je te vois me donner l'exemple du travail, tu voudrais que je songeasse à regretter, quoi? je te le demande, des chiffons, des jouissances de vanité, des plaisirs insipides qui me s'pareraient de mon mari? Oh! que j'aime bien mieux passer mes journées au logis, à seconder tes efforts, à me rendre digne de toi! Quand j'ai travaillé toute une après-midi, si j'éprouve de la fatigue, ne me suffit-il pas d'un de tes baisers sur mon front pour me délasser et me rendre heureuse? Un sourire de toi ne m'embellit-il pas plus que les riches étoffes dont je concevrais la fantaisie? Le véritable bonheur, mon ami, aime la solitude et vit dans le recueillement; la dissipation le fait fuir et le remplace par des dissipations qui peuvent amuser, mais non charmer; qui peuvent étonner la pensée, mais non remplir le cœur. Je me sens à l'aise que près de toi et de nos enfants; hors du logis j'éprouve une inquiétude qui me quitte lorsque je franchis, pour y rentrer, le seuil de notre maison; il me tarde de reprendre les vêtements que j'ai l'habitude de porter dans mon intérieur; il me tarde de me retrouver dans "mon royaume," comme dit notre vieil ami, le docteur Delloye.

— Oh! quel ange tu fais, ma chère Thérèse, et combien je bénis le ciel de m'avoir uni à une créature aussi bonne, aussi digne de tendresse que toi!

— Et moi, crois-tu que je ne sois